

Sidi ASKOFARÉ

CCP-APS e Praxis-FCL in Italia, Roma, 30 Novembre 2024

Per solo uso interno, per scopi didattici di ricerca, senza scopo di lucro.

## Du « trop » au « trou »

### ***Formes, figures et structure du traumatisme***

Me voici donc de nouveau à Rome où c'est pour moi, toujours, un plaisir de venir travailler avec vous. Et j'insiste sur cet « avec » qui signe, à mes yeux, l'échange, le partage et l'élaboration collective. Par ailleurs, je dirais que j'en suis d'autant plus ravi que, normalement, c'était mon tour ne pas faire, cette année, le pèlerinage romain !

Après votre première séance de l'année, animée par Colette Soler, il me revient d'apporter ma contribution à l'exploration du thème de l'année, thème tout à la fois important, stimulant et intimidant.

Dans la précipitation qui accompagne toujours la proposition d'un titre, j'ai avancé comme intitulé de mon intervention de cet après-midi : « Du « trop » au « trou » : formes, figures et structure du traumatisme ». C'est dire si j'ai prévu large !

Je dirais d'abord que c'est un titre qui indique un trajet, celui qui va de Freud à Lacan, mais aussi et surtout celui qui va de l'**économique** au **topologique**.

Inutile de dire combien le temps qui m'est imparti juste à indiquer des jalons et à convoquer les références nécessaires pour mettre en place ce que nous avons à problématiser et à élucider cette année : le/les traumatisme(s).

1.

Je vais commencer, veuillez m'en excuser par quelques considérations générales.

Il est surprenant, en tout cas pour moi, que nous revenions indéfiniment sur le thème du traumatisme, comme si cette notion, plutôt *tychéique* si je puis dire, convoquait irrésistiblement l'*automaton*, la reprise, le « retour des signes ».

Si mon souvenir est bon, ce thème était déjà à l'affiche des Journées nationales de l'EPFCL-France, en décembre 2004 !

Vingt ans après, c'est au tour des Collèges de clinique psychanalytique du Champ lacanien de le prendre en charge.

Que cette question du traumatisme revienne ainsi et soit reconsidérée à nouveaux frais ne devrait pas nous surprendre cependant. C'est que depuis 2004, on peut dire qu'il y a eu à proprement parler une « extension du domaine du traumatisme », pour parodier Michel Houellebecq ou une instauration de l'« Empire du traumatisme » (Didier Fassin & Richard Rechtman, 2007).

En termes de généralités, la première chose à appeler – mais sans trop s'y étendre -, c'est bien sûr l'origine médicale de la catégorie même de traumatisme ou trauma.

Les meilleurs dictionnaires l'attestent, « Trauma » et « traumatisme » sont des termes anciennement utilisés en médecine et en chirurgie. Trauma, qui vient du grec (*trauma*), désigne une blessure avec effraction. Traumatisme serait quant à lui plutôt réservé aux conséquences sur l'ensemble de l'organisme d'une lésion résultant d'une violence externe. La notion d'effraction du revêtement cutané n'est toutefois pas présente. On parle, par exemple, de « traumatismes cranio-cérébraux fermés ». Ainsi, on a pu noter que les deux termes de trauma et de traumatisme tendent à être utilisés, en médecine, comme des synonymes.

Freud, le premier, puis dans son sillage toute la psychanalyse va reprendre ces termes de trauma et de traumatisme, en transposant sur le plan psychique les trois significations qui y étaient impliquées : celle d'un choc violent, celle d'une effraction, celle de conséquences sur l'ensemble du psychisme.

À partir de là, je dirais que la première question à se poser est peut-être celle-ci : pourquoi Freud a-t-il eu recours à cette vieille notion médicale de traumatisme ?

La réponse à cette question est, me semble-t-il, des plus simples. En mobilisant cette vieille notion de traumatisme, comme il le fera plus tard

avec celle de fantasme (*Fantasie*), il s'agissait pour Freud de tenter de rendre raison de la névrose. Autrement dit, le traumatisme est la notion qu'il mobilise pour résoudre, dans le champ de la psychanalyse, la question de la cause. Cause de la névrose et cause du symptôme tout aussi bien.

Cette première conception, que nous pouvons caractériser comme préfreudienne, relève pour ainsi dire du discours du maître. C'est celle du traumatisme au sens strict d'un événement, extérieur au sujet, et dont le choc vient faire effraction et bouleverser toute l'économie psychique. Ou, si vous préférez, cet événement, supposé causal, est censé être un fait réel, au sens de l'effectivité (*Wirklichkeit*). Ce fait réel est une percussive, une collision psychique, l'équivalent psychique du traumatisme médical : le choc.

Souvenons-nous des *Études sur l'hystérie* et du rôle essentiel que Freud accorde au facteur économique dans la pathogénie de l'hystérie. De ce point de vue, une phrase de Freud est tout à fait éclairante. Je le cite : « Au point de vue théorique, écrit-il, les résultats montrent que le facteur accidentel est bien au-delà de ce que l'on pensait dans la pathologie de l'hystérie. » (*Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, p.1)

Est-il besoin de rappeler, ici, que comme son ami Breuer, Freud établissait, au sens strict, un rapport de cause à effet entre le facteur traumatique et les manifestations pathologiques ?

En effet, dans la perspective qui était la sienne alors, chaque accès hystérique suscite une reproduction hallucinatoire de quelques éléments du traumatisme ou de son vécu. Mieux, à l'instar de Breuer, Freud étend le concept de traumatisme à l'ensemble des phénomènes hystériques, même si ceux-ci paraissent parfois fort lointains.

Dit autrement, les manifestations les plus diverses de l'hystérie pourraient toutes se rattacher à un facteur traumatique : « événements survenus dans l'enfance qui ont provoqué, au cours de toutes les années suivantes, un phénomène pathologique plus ou moins grave. » (EsH, p.)

Que ressort-il de ces énoncés de Freud ? Rien d'autre sinon une analogie voire une homologie entre hystérie et « névrose traumatique », au point que le concept de « névrose traumatique » en viendra à recouvrir totalement

l'ensemble de la pathogénie de la névrose. Ce qui, évidemment, pose un problème et rend presque impossible la différenciation entre **psychonévroses de défense**, **névroses actuelles** et les authentiques *névroses traumatiques* comme les **névroses de guerre**.

Si je me suis permis de faire ce petit rappel – incomplet, je le reconnais – de la première conception freudienne de l'hystérie, c'est pour montrer d'abord la dépendance étroite dans laquelle elle se trouve à l'endroit du discours médical, et de la conception de la causalité mécanique et linéaire qui y prévaut.

Dans cette perspective, en effet, s'il y a de la névrose, c'est parce qu'il y a eu un fait réel qui l'a générée, et c'est cette fonction causale qui est assignée au traumatisme.

Ensuite, c'est pour souligner l'orientation « victimologique » que cette conception promeut. En effet, à s'orienter à partir d'elle, le névrosé serait un traumatisé, donc la victime d'une mauvaise rencontre, ce qui, est-il besoin de le dire est en contradiction avec l'idée du sujet comme « effet actif » et responsable de sa position.

Dès lors, il n'est pas étonnant que ledit sujet lui-même, aidé sans doute par le discours capitaliste, se mette à se considérer comme un individu « à dédommager » et/ou « à réparer ».

Enfin, ne voit-on pas qu'en faisant d'un facteur posé comme « accidentel » - c'est-à-dire non nécessaire, contingent, donc, le traumatisme -, la cause de l'hystérie, ou bien on sépare la névrose hystérique (dont on ferait une pathologie) de la structure hystérique, ou bien on fait du traumatisme non pas un fait accidentel, mais un phénomène nécessaire, un fait qui ne peut pas ne pas se produire dans l'histoire d'un sujet.

Dès lors, la différence entre névrose hystérique et assujettissement à la structure hystérique ne serait plus qu'économique et quantitative !

Mais le plus grave, sans doute, c'est qu'en faisant du facteur traumatique la cause de la névrose, on accrédite l'idée selon laquelle à partir du moment où le sujet entre dans la névrose, en présente la symptomatologie, c'est que

l'événement traumatique s'est réellement produit, et qu'il est nécessaire, pour traiter le sujet, d'en retrouver la trace, le souvenir.

La voie est ouverte ainsi à la remémoration, sans doute, mais également à tous les forçages et à toutes les suggestions. Et du coup, à tous les faux souvenirs possibles chez les patients.

Il faut bien le dire, Freud lui-même ne fut pas à l'abri de tels excès, même à disposer de la catégorie de fantasme. Qu'il me suffise de rappeler ici la notation de Lacan au cours de son séminaire du 12 février 1964. Je le cite : « Rappelez-vous le développement, si central pour nous, de *l'Homme aux loups*, pour comprendre quelle est la véritable préoccupation de Freud à mesure que se révèle pour lui la fonction du fantasme. Il s'attache, et sur un mode presque angoissé, à interroger quelle est la rencontre première, le réel, que nous pouvons affirmer derrière le fantasme. Ce réel, nous sentons qu'à travers toute cette analyse, il entraîne avec lui le sujet, et presque de force, dirigeant tellement la recherche qu'après tout, nous pouvons aujourd'hui nous demander si cette fièvre, cette présence », ce désir de Freud n'est pas ce qui, chez son malade, a pu conditionner l'accident tardif de sa psychose. » (Les QCFP, p.54)

À suivre Lacan, c'est comme si la recherche presque désespérée du traumatisme a pu fonctionner comme un traumatisme d'un autre type, et qui a fonctionné comme cause du déclenchement de la psychose Sergueï Pankejeff.

Mais passons.

Pour aller trop vite, dans la mesure où le temps ne nous permet pas le luxe de l'exhaustivité, je dirais qu'au fond, il y a, classiquement, trois temps dans la conception freudienne du traumatisme.

Le premier est celui des débuts de la psychanalyse et solidaire d'une théorie des psychonévroses comme effets d'un événement réel, autrement dit externe. Dans cette perspective, sur le plan théorique, l'étiologie de la névrose est rapportée à des expériences traumatiques passées – c'est la différence d'avec les névroses actuelles -, de nature sexuelle. La date de ces expériences étant, dans une démarche toujours régrédiente, reculée, à

mesure que les investigations analytiques s'approfondissent, de l'âge adulte à l'enfance.

Sur le plan pratique, l'efficacité de la cure était cherchée dans une abréaction – une décharge émotionnelle, en somme, qui libère l'affect lié à un souvenir traumatique - et une élaboration psychique, au moyen de la parole, des expériences traumatiques.

Mais il est également classique, comme chacun le sait, qu'une telle conception soit passée progressivement au second plan.

Pourquoi ?

Essentiellement, parce que Freud a dû faire place à autre chose qu'à ce qu'il a appris de sa pratique avec les névrosés (névroses de transfert). Il s'agit principalement de la nécessité dans laquelle il s'est trouvé de forger une nouvelle théorie du traumatisme qui s'accorde avec la clinique à laquelle l'a confronté la première guerre mondiale.

En effet, après celle-ci, Freud va donner un sens nouveau aux accidents traumatiques et aux pathologies qui en résultent. Il en formule la théorie : l'échec du principe de plaisir est l'un des fondements de la pulsion de mort, autour de quoi nous avons travaillé le week-end dernier aux Journées nationales de l'EPFCL-France à Toulouse.

Le syndrome traumatique de guerre, qui nourrira entre autres la réflexion freudienne, est caractérisé par un noyau constant. Pendant de longues périodes, le sujet, sans l'on puisse y remédier, peut avoir des rêves répétitifs qui reproduisent la scène traumatique provoquant des réveils angoissés alors que l'activité de veille n'est pas perturbée.

La nouvelle conception issue de la clinique des névroses de guerre, non seulement élargit le concept de traumatisme - qui n'est plus réduit au seul traumatisme sexuel censé déterminer les névroses de transfert -, mais elle conduit Freud à affirmer l'échec de la méthode psychanalytique qui ne ferait appel qu'à la remémoration. Car, n'opérer qu'avec cette dernière, c'est compter sans la compulsion ou contrainte de répétition, qu'il rapporte à la pulsion de mort.

Au moment où ses élèves espérant encore élargir le champ d'application de l'analyse aux névroses de guerre, en s'orientant à partir de notions de la première topique et en mettant en œuvre une méthode fondée sur l'abréaction et la remémoration, Freud isole dans les névroses de guerre le facteur traumatique comme ayant une portée théorique qui l'amène à reconsidérer la pratique analytique antérieure et à introduire un au-delà du principe de plaisir, antérieur à celui-ci, une contrainte de répétition indépendante, une pulsion de mort primitive qui va se manifester aussi dans le transfert.

C'est avec *Inhibition, symptôme et angoisse*, en 1926, que Freud va produire une sorte de théorie unitaire du traumatisme. Théorie générale du traumatisme, pour ainsi dire, qui articule avec beaucoup de clarté et de virtuosité les traumatismes connus à partir de l'expérience psychanalytique – et qui supposent l'inconscient – et tous ceux qui se produisent et prospèrent hors analyse : les traumatismes externes (*external traumatisms* de Strachey). S'il n'homogénéise pas tous les traumatismes, il souligne néanmoins quelque chose de fondamental au cœur de tous les traumatismes, de celui de la naissance au deuil : la perte de l'objet, notamment maternel, soit un trou !

Ainsi, chez Freud, déjà nous sommes en présence du trajet que j'évoquais dans le titre de mon intervention : du « trop » - soit l'excès d'excitation qui caractérise le trauma sexuel que le sujet est inapte à lier – au « trou » de l'absence puis de la perte de l'objet maternel.

J'aurais pu, puisque je l'ai glissé dans le titre de mon exposé, vous faire un développement sur les formes et les figures du traumatisme, mais ce serait beaucoup trop long.

Qu'il me suffise d'indiquer, pour conclure cette partie consacrée à Freud, que son élaboration du traumatisme, ses frayages sur cette notion, épousent intimement le mouvement de son exploration de l'inconscient et de la pratique psychanalytique :

- Sexualité infantile ;
- Narcissisme ;
- Au-delà du principe de plaisir : répétition et pulsion de mort

- Synthèse, théorie générale du trauma autour de la perte d'objet, et tout particulièrement la perte de l'objet maternel.

Au fond, ce qu'il convient de souligner à partir de l'œuvre de Freud, c'est que le traumatisme apparaît comme ayant toujours, a minima, une double dimension : sexuelle et narcissique. Donc, réelle et imaginaire. Il affecte la relation avec l'autre, le travail de liaison/différenciation dans la relation à l'autre, mais il affecte aussi la relation avec soi-même en brouillant le miroir interne nécessaire à la réflexivité. Le sujet ne sent plus ou se sent mal, il ne peut plus se voir ou se voit mal, il ne s'entend plus ou s'entend mal, et ceci dans toute la polysémie de ces termes. Les effets sur l'organisation du rapport à l'Autre et aux autres sont à la mesure de la perte d'un certain rapport à soi dans toute la zone de fonctionnement psychique affecté par le traumatisme. Et quand le rapport à l'Autre est défaillant, c'est également toutes les réponses réactionnelles de l'Autre qui se trouvent être affectée

Eh bien, qu'en est-il chez Lacan ?

2.

Comme souvent, chez Lacan, on peut considérer sa conception comme double. Elle comporte, d'une part, une reprise – souvent sous la forme d'un commentaire assidu et circonstancié – de la doctrine freudienne et, d'autre part, un ou des frayages de son cru.

C'est exactement de cela qu'il va s'agir quant au traumatisme.

En effet, on rencontre chez lui une problématisation et une élucidation des énoncés freudiens sur le traumatisme – et ce, jusqu'à en inférer le dire freudien – et une conception structurale du traumatisme qui ne doit, au moins en apparence, rien à Freud. Rien à Freud, peut-être, mais tout à la pratique et à l'expérience psychanalytiques.

Je vous proposerais un rappel très modeste des différentes thèses de Lacan – peut-être déjà évoquées par Colette Soler – et qui seront sans doute reprises et développées par mes collègues qui interviendront dans le courant de l'année. J'ai dit rappel modeste, parce que ma seule visée, c'est d'introduire la discussion que nous allons avoir tout à l'heure.

Je pose la question : que nous dit Lacan sur le traumatisme ?



S'il fallait la présenter à grands traits, on pourrait dire que la conception lacanienne du traumatisme est dans la droite ligne de sa conception de l'inconscient et, donc, de la pratique psychanalytique. Elle est donc centrée d'abord, non pas sur le « réel » de l'événement ou sur l'imaginaire du fantasme, mais sur le signifiant, le symbolique qui est justement en défaut dans le traumatisme.

Pour Lacan, la thèse de Freud peut se lire d'une autre façon que celle qui s'est imposée chez les postfreudiens, les psychiatres ou les psychologues. En effet, à partir de son axiome de la structure langagière de l'inconscient, Lacan a été conduit à considérer à partir de Freud que le parlêtre vient au monde avec une sorte de parasite, soit l'inconscient. Au moment même où il apprend à parler, le petit d'homme fait l'expérience de quelque chose qui vit d'une autre manière que ce qu'il vit, à savoir le langage et le monde des significations qu'il engendre. Sa logique n'est pas celle du vivant, pour reprendre le titre d'un livre fameux de François Jacob. Dans le même moment où le sujet parlant communique ses expériences libidinales, il découvre les limites de cette communication, il expérimente le fait que le langage est un mur et non un pont. S'il arrive que les sujets ne soient pas dépassés par le malentendu, ils arrivent à parler. Mais alors, ils font l'expérience qu'on ne sort pas de la prison du langage. C'est à la lisière de ce système du langage, que se situent certains phénomènes cliniques, individuels ou sociaux qui répondent à la catégorie du réel. Le traumatisme et sa topologie particulière en relèvent.

Mais essayons de suivre pas à pas Lacan dans ses dits sur le traumatisme.

Ce que Lacan souligne d'emblée, dans ses tout premiers séminaires, et qui est, il faut le dire, tout à fait contre-intuitif, c'est que « la force fantasmatique du trauma est infiniment plus importante que sa face événementielle » (Séminaire 1, *Les écrits techniques de Freud*, p. 45)

L'expérience originelle du trauma, selon Lacan, donnerait à un premier noyau du refoulé. En effet, pour que le refoulement soit possible – au sens du refoulement après-coup-, il faut cet en-deçà du refoulement, dit par Freud, refoulement originaire (*Urverdrängung*) qui instaure le refoulé originaire, centre de tous les refoulements ultérieurs.

Mais c'est surtout sur le cas de Sergueï Pankejeff, alias l'*Homme aux loups*, que Lacan insistera en tant qu'indispensable, selon lui, pour comprendre le concept de trauma représenté par le spectacle d'une copulation *a tergo* entre ses deux parents.

Cette scène n'a pas de valeur traumatique dans l'immédiat, mais dans l'après-coup (*nachträglich*)- autre frayage freudien -, c'est-à-dire trois à quatre années après, au moment où se situe le rêve d'angoisse.

La *Prägung* (la frappe, l'empreinte) de cet événement traumatique « n'a pas été intégrée au système verbalisé du sujet » (*Les écrits techniques*, p. 214). Lorsque cette frappe, empreinte ou trace surgit, « elle prend sur le plan imaginaire sa valeur de trauma, à cause de la forme particulièrement secouante pour le sujet de la première intégration symbolique. [...] À ce moment-là, quelque chose se détache du sujet dans le monde symbolique même qu'il est en train d'intégrer », c'est-à-dire le premier noyau. Entre la *Prägung* et le refoulement symbolique, il n'y a pas de différence essentielle, c'est que « personne n'est là pour lui donner le mot » (*Ibidem*, p. 215)

Défaut de capacité de symbolisation, donc.

Quelques années plus tard, en 1964, dans *Les Fondements de la psychanalyse* (devenus plus tard les *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*), Lacan mettra l'accent sur un concept sous-estimé, la répétition (*Wiederholung*) et introduira deux termes issus de *La Physique* d'Aristote, la *tuchè*, d'une part et l'*automaton*, d'autre part. « La fonction de la *tuchè*, dit Lacan, du réel comme rencontre – la rencontre en tant qu'essentiellement elle est la rencontre manquée - s'est d'abord présentée dans l'histoire de la psychanalyse sous une forme qui, à elle seule, suffit déjà à éveiller notre attention – celle du traumatisme. N'est-il pas remarquable que, à l'origine de l'expérience analytique, le réel se soit présenté sous la forme de ce qu'il y a d'*inassimilable* – sous la forme du trauma, déterminant toute sa suite, et lui imposant une origine en apparence accidentelle. » (*Ibidem*, p.54-55)

Toute la question du rêve, en tant qu'accomplissement du désir va être mise en question. Lacan s'interroge, en effet, sur ce qui réveille à propos d'un rêve

personnel et du rêve « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? » rapporté par Freud dans la *Traumdeutung*.

Dans ce dernier rêve, il y a deux réalités, celle du bruit qui réveille et ce qu'on peut appeler, après Lacan, une « autre réalité » : « l'enfant mort prenant son père par le bras, vision atroce, désigne un au-delà qui se fait entendre dans le rêve. Le désir s'y présentifie de la perte imagée au point le plus cruel de l'objet. C'est dans le rêve seulement que peut se faire cette rencontre vraiment unique. Seul un rite, un acte toujours répété, peut remémorer cette rencontre immémorable – puisque personne ne peut dire ce que c'est que la mort d'un enfant – sinon le père en tant que père – c'est-à-dire nul être conscient. [...] seule la voix s'est fait entendre – Père, ne vois-tu pas, je brûle. Cette phrase elle-même est un brandon – à elle seule, elle porte le feu là où elle tombe – et on ne voit pas ce qui brûle, car la flamme nous aveugle sur le fait que le feu porte dur l'*Unterlegt*, sur l'*Untertragen*, sur le réel. » (Idem, p.58)

Le père ne voit pas. D'ailleurs, a-t-il jamais vu ?

Ici, un exemple, tiré de la vie familiale de Lacan, semble illustrer au mieux ce qu'il « n'est du trauma et du réel. Je cite Lacan : « L'enfant, traumatisé de ce que je parte en dépit de son appel précocement ébauché de la voix (Idem., p.61), indique que le trauma est lié, articulé à l'appel. L'articulation de l'appel et du trauma montre le lien du traumatisme avec le signifiant. Ce n'est que parce qu'il y a du signifiant qu'il y a du trauma. Le fait qu'il ne réponde pas à l'appel de l'enfant produit le père comme lien « au signifiant vivant que j'étais devenu depuis la date du trauma » (p. 61)

Il y a là deux aspects du père : en tant que signifiant et en tant que vivant. C'est le sommeil qui rend possible l'accès au signifiant. Il est donc possible de penser que le sommeil et le trauma nouent le signifiant au vivant.

Mais alors, où est le trauma ?

Il n'est pas dans le fait que le père parte, qu'il soit absent, mais qu'il ne réponde pas à l'appel. Il en est ainsi dans le rêve de Freud et dans la petite histoire rapportée par Lacan. Le père ne voit pas : il s'agit d'un regard sur fond de silence.

Quelques dix ans plus tard, dans *Encore* (1972-1973), Lacan va développer qu'il n'y a pas de conjonction possible entre la jouissance côté homme et celle du côté femme de ses formules quantiques de la sexualité.

La jouissance, pour ainsi dire, ne convient pas au rapport sexuel.

En 1974, dans *Les non-dupes errent*, il fera un pas de plus, précisant que « tous, nous inventons un truc pour combler le trou dans le Réel. Là où il n'y a pas de rapport sexuel, ça fait « traumatisme ». Nous tenons là, me semble-t-il, la première occurrence où Lacan, explicitement, met en rapport le traumatisme et le trou, avec ce beau néologisme de « traumatisme » qui condense merveilleusement le trou et trauma.

Au fond, on peut dire, en suivant Lacan, que le trauma est un trou. Et ce, doublement : trou de sens dans le Réel et trou réel – hors sens - dans le Symbolique !

Sous un angle très clinique, Lacan va réexaminer, en 1975, le cas du petit Hans, et tout particulièrement sa réaction à ses premières érections.

La rencontre chez certains êtres avec leur propre érection « n'est pas du tout autoérotique. Elle est tout ce qu'il y a de plus hétéro. Ils se disent – Mais qu'est-ce c'est que ça ? [...] il ne comprend exactement rien [...]. Son symptôme, c'est l'expression, la signification de ce rejet. [...] La jouissance qui est résultée de ce *Wiwimacher* lui est étrangère, au point d'être au principe de sa phobie. Phobie veut dire qu'il en a la trouille » (JL, « Conférences à Genève sur le symptôme », *La Cause freudienne*, n°95, 2017, p. 13-14)

Au fond, on peut dire qu'une des thèses fondamentales peut se formuler : la sexualité est toujours traumatique. À son pénis qui bouge, le petit Hans veut donner un sens. Mais « aucun petit garçon n'éprouve jamais que ce pénis lui soit attaché naturellement. Il considère toujours le pénis comme traumatique. Je veux dire qu'il pense qu'il appartient à l'extérieur du corps. » (JL, « Entretiens dans les universités nord-américaines », *Scilicet*, 6/7, Paris, Seuil, p. 22-23)

Freud avait pu penser, avant les découvertes qui ont abouti à sa Seconde topique de l'appareil psychique, que le vrai, c'était le noyau de la sexualité,

et que c'était cela qu'il fallait vérifier dans la cure. Lacan s'opposera à cette idée, en considérant que « ce soi-disant noyau [...] n'a pas d'existence, - il n'y a que [...], comme je l'ai fait remarquer en invoquant mon petit-fils, l'apprentissage que le [...] sujet a subi d'une langue entre autres, qui est pour lui *lalangue* [...] dans l'espoir de *ferrer, elle*, la langue, ce qui équivoque avec *faire-réel*. *Lalangue* quelle qu'elle soit, est une obscénité. Ce que Freud désigne – pardonnez-moi ici l'équivoque – *de l'obrescène* [ce qu'il appelle] l'autre scène, celle que le langage occupe de [ce qu'on appelle] sa structure, structure élémentaire qui se résume à celle de la parenté. » (JL, *L'insu-que sait de l'une-bévue s'aile à mourre, Ornicar ?*, n°17-18, p. 12 )

En effet, les analysants, une fois allongés, parlent de leur famille, avec l'idée qu'il y a une vérité à trouver. La logique de la vérité serait impliquée dans le langage, c'est-à-dire quelque chose d'articulé. Or, tout à la fin de son enseignement, il est possible de dire que Lacan a procédé à une désarticulation, et qu'il propose un « bouillon de culture », la masse de lalangue, la masse *motérielle* (matérialisme du mot, du signifiant) dans laquelle le sujet bouillonne. Et c'est à partir de ce qu'il reçoit de ce bouillon, qu'il va faire -réel à sa façon.

On peut conclure ce deuxième point avec cette citation de Lacan : « Il n'y a pas d'autre traumatisme de la naissance que de naître désiré. Désiré, ou pas – c'est du pareil au même, puisque c'est par le parlêtre. Le parlêtre en question se répartit en général en deux parlants. Deux parlants qui ne parlent pas la même langue. Deux qui ne s'entendent pas parler. Deux qui ne s'entendent pas tout court. Deux qui se conjurent pour la reproduction, mais d'un malentendu accompli, que votre corps véhiculera avec ladite reproduction. » (JL, « Dissolution », *Ornicar ?*, n°22/23, p.12-13

Bref, « De traumatisme, il n'y en a pas d'autre : l'homme naît malentendu » (*Ibidem.*)

3.

J'en viens maintenant à ma troisième et dernière articulation.

Ce qui m'y oblige, c'est non seulement ce que j'ai appelé l'extension du domaine du traumatisme, mais la nécessité qui s'impose aux analystes de prendre en considération que la clinique ne se limite pas à ce qui se dit sur

les divans. Ce qui s'y dit, c'est la contribution que la psychanalyse peut apporter à la clinique qui, nous le savons depuis que Lacan y a insisté, excède celle des analystes.

Il convient donc de partir de ceci : du trauma, il y en a aussi hors des cabinets des analystes. Et, généralement, ce sont plutôt les psychiatres, les psychologues et les travailleurs sociaux qui se le coltinent.

- Guerres : bombardements, déplacements, déportations, massacres de masse, etc.
- Catastrophes naturelles : tremblements de terre, inondations, incendies, conséquences diverses du dérèglement climatique ;
- Social : viol(ences ) à l'encontre des femmes, discriminations, ségrégations, chômage, famines, etc. ;
- Géopolitique : immigration, exils et leurs conséquences : discriminations, ségrégations, etc.

Ceci nous fait toucher du doigt la nécessité du champ lacanien, en tant qu'elle est fondée sur un au-delà du champ freudien du langage et de la parole proprement dit. Ce qui est tout à fait solidaire de l'affirmation de Lacan selon laquelle « le séjour dans les fauteuils n'est peut-être pas la meilleure position pour serrer l'impossible. » (*L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, p.201)

Toujours est-il que ce qui se passe dans notre lien social contemporain, loin de nous enfermer dans la scolastique, par ailleurs très formatrice intellectuellement, devrait nous conduire à plutôt réfléchir aux voies et moyens de faire que le savoir, le savoir -faire et le savoir -être des psychanalystes soient au rendez des traitements que les nouvelles formes et figures du traumatisme que nos contemporains expérimentent. C'est, sinon l'unique, en tout cas l'une des façons de continuer à être responsables de la présence de l'inconscient dans le monde et l'une des manières de ne pas abdiquer devant toutes ces psychothérapies qui ont en commun de faire l'impasse sur l'hypothèse de l'inconscient et le transfert.